

Georges L. Godeau est homme du marais Poitevin. La géométrie du paysage ressemble à ses poèmes. Il aime l'épure, l'émotion du premier jet, la beauté des humbles. Un air d'enfance sur un visage de moine bouddhiste.

Georges L. Godeau habite à Magné, en bordure du marais Poitevin, à l'orée d'un paysage qui par sa platitude, par la géométrie de ses lignes, ressemble aux poèmes qu'à soixante-quatorze ans il continue d'écrire.

Mais est-ce le poème qui ressemble au pays ou bien l'inverse ?

Il suffit de lire Godeau pour pénétrer un univers d'une absolue clarté, dont les paysages ont

Georges L. Godeau s'éponge, s'assoit sur une souche grandie là, et les vendangeuses, jetant leur tablier blasé, l'embrassent sans pudeur car allégées de leurs chagrins.

Une visite au poète dans sa maison à Magné nous fait pénétrer comme à l'intérieur d'un de ses textes. Là tout est propre et net. Le sol brille d'une blancheur éclatante. La table est bien garnie. Votre verre ne reste pas longtemps vide. Une fenêtre donne sur la platitude d'un champ derrière la maison. L'oeil du poète s'allume. Un air d'enfance apparaît sur son visage de moine bouddhiste.

Les couleurs de ses propres peintures font sur les murs blancs de joyeuses explosions. On se parle.

Vous recherchez dans vos poèmes une clarté maximale. Qu'est-ce qui vous a conduit à faire le choix d'une telle concision dans votre écriture ?

Au début de ma carrière poétique, j'écrivais des poèmes très longs, qui pouvaient faire jusqu'à six pages dactylographiées. J'avais un ami poète, Pierre Della Faille, avec lequel j'ai beaucoup correspondu. Un jour, il a changé de technique. Il s'est mis à écrire des poèmes courts. Cela m'a inspiré. Je me suis essayé à cette brièveté.

D'Aix, Georges Mounin m'a écrit : «Voilà. Ça y est.» J'y étais en effet. Dans *On verra bien*, je consacre une série de poèmes à cet ami, illustre professeur, linguiste et essayiste. Son influence a été très importante sur mon évolution. Il m'a appris à me connaître, se montrant sans pitié sur la qualité des textes que je lui envoyais. «Voilà que vos poèmes existent», m'écrivit-il un jour. C'était gagné.

Ces grands laïus que j'écrivais avant, cela ne servait à rien. Je lisais déjà beaucoup Tchekhov et avec lui je compris que «plus c'est court, mieux ça vaut».

Depuis 1960, j'ai écrit mille six cents poèmes de la sorte.

L'homme au chien

la netteté d'une épure, où tout est mis à nu, mais où cependant se profilent des silhouettes, celles de ces hommes et de ces femmes les plus simples qui font la matière de sa poésie. Le but du poète est clairement affiché :

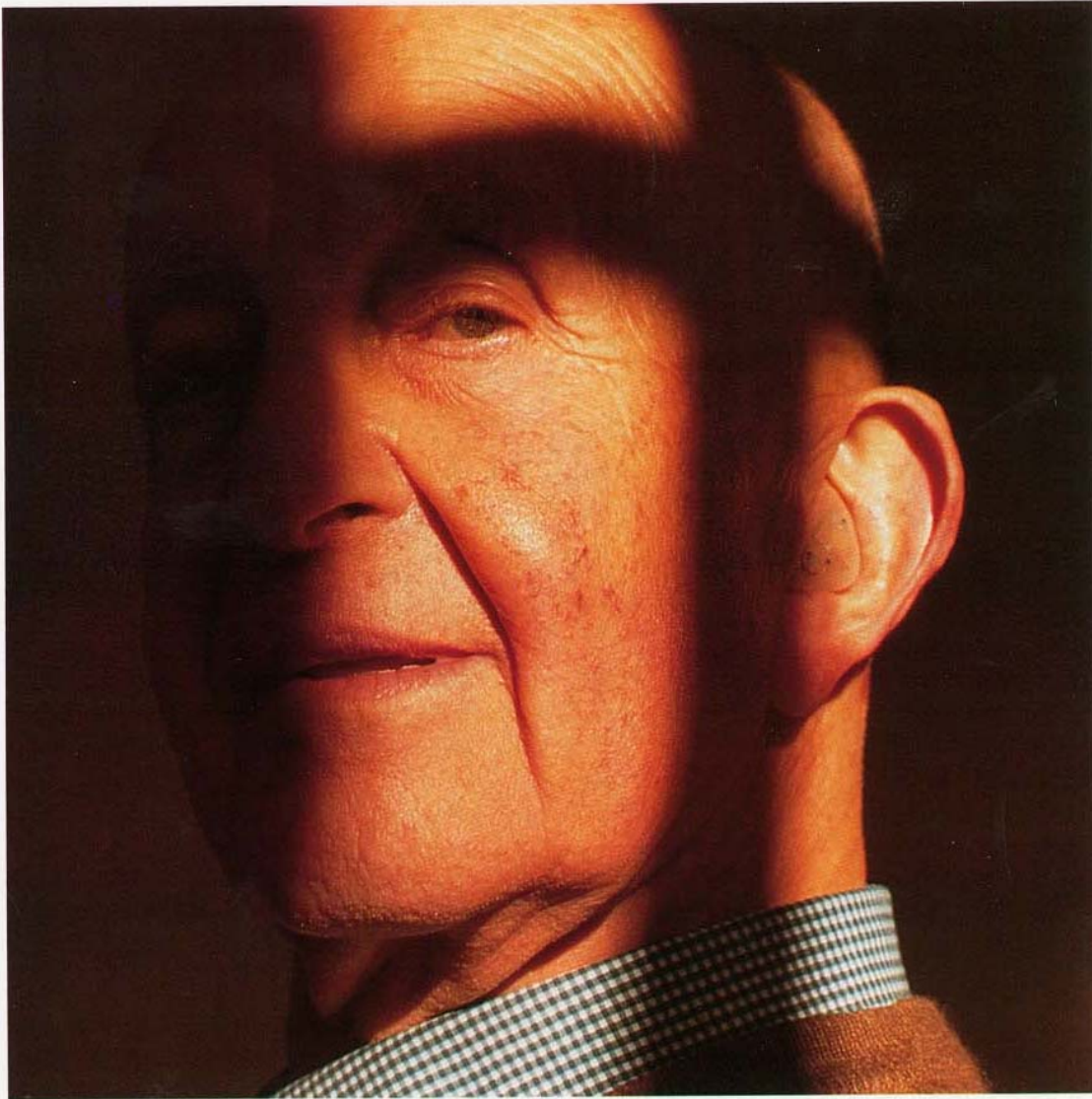
Si je pouvais écrire des poèmes si bas, si bas, que les nains puissent lire en se levant sur la pointe des pieds et dire : «Nous avons passé un bon dimanche»

je choiserais d'écrire encore plus bas pour qu'ils restent à plat sur leurs pieds et décuplent leur joie.

(Déjà)

On ne peut mieux dire. René Char, qui honora Georges L. Godeau de douze années d'amitié et de correspondance, appréciait en lui l'homme simple que lui aussi avait su rester, près de la terre, fidèle au «primitif», naïf :

● **Propos recueillis par Xavier Person Photos Bruno Veysset**



Bibliographie

Les mots difficiles, 1962, Gallimard.
Les foules prodigieuses, 1970, Chambelland.
Le fond des choses, 1974, Saint-Germain-des-Prés.
A tête reposée, 1975, La Mule.
Quand les jours, 1979, La Corde Raide.
Venez, je vous emmène, 1979, éditions Ouvrières.
Déjà, 1983, L'apprentypographe.
D'un monde à l'autre, 1984, Ipomée.
Carton, 1984, Le pavé.
Votre vie m'intéresse, 1985, le dé bleu.
C'est comme ça, 1988, le dé bleu/Castor Astral.
Avec René Char, 1989, le dé bleu.
Après tout, 1991, le dé bleu.
L'oeil écrit, 1989, Bibliothèque Municipale, Niort.
Le bon temps, 1994, revue N.R.F., spécial G. L. Godeau.
On verra bien, 1995, le dé bleu.

Un jour tu changeas. Jour de petits ruisseaux, minces filets d'eau claire dont le scintillement m'étonna.

Vous avez écrit cela dans un poème intitulé «Vigilance».

Oui. Il fallait que je change. Dès que j'eus trouvé cette nouvelle écriture, presque tous mes poèmes devinrent bons. Mon premier recueil, *Les Mots difficiles*, allait ainsi paraître chez Gallimard en 1962. Je ne m'étais pas fatigué pour l'écrire.

**«Le poème
ne doit pas être plus long
que son émotion»**

Qu'est-ce qu'un bon poème selon vous ?

(Il rit) Je le sens. Ce n'est pas un devoir de mathématiques un poème. J'en ai l'intuition. J'ai comme un radar qui me permet de dire s'il est bon ou non. Quand vous lisez un poème et que soudain ça vous arrête, vous vous trouvez

comme un chien devant un gibier. La chair de poule vous prend. Vous pouvez dire que vous y êtes.

La poésie, ce n'est pas un mystère. C'est tout ce qui touche. C'est l'émotion. «Bien-être d'avoir entrevu scintiller la matière-émotion instantanément reine», écrit René Char.

Et l'émotion, qu'est-ce que c'est ?

La chair de poule ! *(Il prend parmi les rares volumes de la bibliothèque derrière lui le Petit Larousse – «toujours le minimum, c'est un principe de vie» – il lit)* «trouble, agitation passagère provoquée par la joie, la surprise, etc.». C'est pas mal. Oui, c'est ça. Pour moi, c'est surtout la joie, le bien-être capital.

La poésie, c'est comme l'oxygène, invisible, mais indispensable à la vie de l'homme. S'il n'y avait pas de poésie, les hommes mourraient. On ne la voit pas pourtant. Elle est fugace. On l'aperçoit quelques secondes. J'ai essayé de dire ça dans un de mes poèmes intitulé «Le guet» :

La poésie est invisible mais elle a une odeur qui ne trompe pas. Un moment, quand on l'at-

tend le moins, elle se risque. Toujours la même. Ne pas bouger, surtout. Un crayon l'effraie.

Le poème ne doit pas être plus long que son émotion. Il ne faut pas habiller ses trouvailles. Mais les livrer à l'état brut (j'étais dans le béton !). Sous n'importe quelle forme. Une seule condition : la charge poétique.

Pour voir, sentir la poésie, il faut être un peu un enfant, savoir s'émerveiller. Un peu de «dérèglement de tous les sens» est également nécessaire. Être un peu fou.

On doit écrire pour dans mille ans, sinon ce n'est pas la peine. La poésie, ce n'est pas de la rigolade. Il ne s'agit pas simplement de s'asseoir parce qu'il pleut.

Vous avez été ingénieur des Travaux au génie rural. Cette activité a-t-elle influencé votre écriture ?

Oui. Certainement beaucoup. Dans *Les Mots difficiles*, la part des travaux est importante. Georges Mounin me disait : «Tu es le poète du travail en France.» Je pense notamment au poème «Le soudeur». J'écrivais cela comme je respirais. C'était ma vie. Je n'ai jamais rien inventé. Je me trouvais simplement en présence d'une situation poétique. J'étais directeur de travaux, mais cela ne m'empêchait pas de sentir la beauté, lumineuse.

En quoi réside-t-elle cette beauté ?

En tout. Elle est dans les hommes. «Le soudeur est rarissime, c'est un condamné volontaire.» Il suffit de savoir observer pour attraper une situation poétique. J'ai souvent écrit des poèmes sur le chantier même. Ou bien dans ma voiture : quand j'avais une idée, je m'arrêtais et j'écrivais le texte. Encore aujourd'hui, à mon âge, quand je me promène je fais attention, j'écoute. Le poème que j'ai intitulé «L'homme au chien», je l'ai écrit aussitôt, sur deux ou trois petits papiers. En général, c'est le premier jet qui est le bon.

C'est vrai que l'homme est une carrière de poésie. Mais à bien regarder une vache, un chien, on en voit aussi. Si j'ai choisi l'homme pour cible, c'est peut-être au fond parce que je l'aime bien (malgré ses vices), avec toutes ces choses qu'il invente, après lesquelles il court : la liberté, la fraternité, l'amitié, la générosité, etc.

Au départ, est-ce que vous vouliez être écrivain ?

Non. A dix-huit ans, pendant un an, j'ai écrit un long poème. Puis à trente-cinq ans je m'y suis mis. Je n'ai pas arrêté depuis lors.

Je ne vois pas de raison spéciale à cela. Je me dis que j'ai juste voulu engranger mes émotions. Je me souviens que quand j'étais pion, j'avais eu l'occasion de lire des anthologies de poésie. Cela m'a-t-il influencé ?

L'écriture a-t-elle apporté des changements dans votre vie ?

Ça a bouché les trous ! Même quand je n'écris pas, j'y pense. Et ça m'a donné ce bien-être. Je capte les grands moments de la vie, sa beauté.

Pourquoi voit-on si peu de livres dans votre maison ?

(Il tend sa main vers l'est). La bibliothèque municipale est là, à côté. J'ai lu quatre mille livres. Vous les imaginez ici ! Je tiens un cahier où je marque mon avis sur chacune de mes lectures. Les rares livres que j'ai ici, ce sont des vrais ! J'ai une caisse dans mon jardin, dans laquelle je porte régulièrement des livres à l'incinération, à Niort. Des revues le plus souvent. Il faut garder le minimum.

Regardez le dessin que j'ai fait hier *(sur une feuille blanche sont trois silhouettes très minces et longues, dessinées à l'encre de chine, presque de simples traits)*. Pas besoin d'en rajouter. Le but, c'est la simplicité.

«J'aime les lignes nettes. J'avais un métier technique. Il y a de la poésie dans la géométrie, dans les mathématiques aussi»

Je ne peux pas m'empêcher de penser que le paysage alentour ressemble à vos poèmes. Il est plat, net, sous un assez vaste ciel.

Je suis né dans la plaine, à Villiers-en-Plaine. C'est un pays plat comme un désert. Dans une absence d'oiseaux, d'arbres. Une absence de tout. J'adore le désert. Mais dans le marais, où chaque jour je fais mes cinq kilomètres à pied avec mon chien, c'est une autre platitude que fait l'eau. Et il y a les peupliers. L'horizontale et la verticale. Ici tout est pur. Je regarde tout et rien. J'adore ces lignes perpendiculaires, ces dessins géométriques que font les canaux, les rigoles et les conches. Comme de petits chemins bleus. C'est très propre. On marche bien. De temps en temps, je peux voir un héron, un ragondin, des vaches. J'ai été pêcheur pendant quarante ans.

Il y a une grande luminosité. Je regarde le ciel



droit devant moi entre les peupliers. Je guette les nuages noirs pour éviter l'averse. Je suis toujours emballé quand je regarde. Je ne m'en lasse jamais.

C'est plat comme un champ, on y marche à l'aise, pas besoin d'échelle, d'échasses, de jumelles, pour y voir loin [...]. Dans ce pays, le ciel n'est jamais chargé. La luminosité, en général, est bonne. Tout est coloré, pas trop. C'est ce que vous écrivez dans Venez, je vous emmène.

J'aime les lignes nettes. J'avais un métier technique. Il y a de la poésie dans la géométrie, dans les mathématiques aussi. J'aime marcher dans le marais. C'est près de chez moi. C'est tranquille. L'autre jour, tous ces peupliers devenaient jaunes en même temps. C'était paradisiaque. Et en moins de deux jours ça a été nettoyé. C'est comme la poésie. On y peut voir de très beaux spectacles fugaces.

Je lis beaucoup. D'abord pour trouver de la poésie. Mais aussi pour savoir comment d'autres hommes ont vécu, souffert. C'est passionnant la vie d'un créateur.

(Il écarte ses bras. Un sourire est sur son visage.)

Ça va. J'existe. Ma vie est vide mais elle est pleine. ■

L'homme au chien

Les paysans qui rafistolent leurs clôtures dans le Marais m'appellent l'homme au chien. Avec mon bâton, je marche, le plus possible, pour la forme. Parler m'ennuie.

Certains qui lisent m'ont reconnu dans le journal : «Un poète ? Un rigolo !» Pourtant, je ne ris pas, je regarde le ciel, les peupliers, les canards, rien.

Un jour, je ne viendrai plus. Par la force des choses. Ceux qui seront là diront : «Dommage ! Ça tenait compagnie. On était habitué.»

Georges L. Godeau, 10 octobre 1995 (inédit)

La maison d'à côté

Elle a neuf ans, son frère six, ils se balancent, ils jouent et quand le ballon vole dans le champ d'en face, ils franchissent la clôture, ils butent, tombent et rient.

Le soir, quand nous rentrons à la maison, du plus loin qu'ils nous voient, ils crient Madeleine, Georges, ils lèvent les bras, ils agitent leurs mains comme si nous arrivions d'Amérique, ou si nous y allions. Parmi les oiseaux du quartier, ce sont nos préférés même s'ils guettent nos framboises.

G. L. G., J'habite la campagne, NRF juillet-août 1995